

Arrive la Convention, et les femmes sont à nouveau expressément interdites, chassées par le fouet. Cependant, a noté Béatrice Toulon, « *On entre dans une période étrange, car les femmes commencent à étudier. La Révolution a fait bouillonner les envies, les énergies, les idées.* »

Pour la spécialiste en art oratoire, Lucy Stone est tout à fait représentative de cette contradiction dans la société américaine. Cette dernière souhaite devenir conférencière et finit par être admise dans une école de rhétorique, « *où elle a le droit de suivre les cours mais pas le droit de parler, le droit d'assister aux joutes verbales mais pas de les prononcer* », a résumé Béatrice Toulon. Malgré tous ces obstacles, l'Américaine finit par obtenir son diplôme, mais, ultime affront : elle n'a pas le droit de tenir de discours de remerciements, et on lui propose donc de le faire prononcer par un camarade – ce qu'elle refuse catégoriquement, bien entendu.

Retour en France : en 1945, les élections municipales sont les premières élections lors desquelles les femmes peuvent exercer leur droit de vote (obtenu l'année précédente) mais aussi être élues. D'ailleurs, a précisé Béatrice Toulon, les 15 femmes qui sont devenues maires n'avaient pas d'homme à la maison.

Après un dernier bond dans le temps, la directrice de Maestria Consulting s'est félicitée des « *progrès accomplis* » en constatant qu'« *aujourd'hui, les femmes sont dans l'espace public* ». Ce qui n'empêche pas, a-t-elle rapporté, que lors du débat télévisé entre les candidats de la primaire à droite, à l'occasion de la dernière élection présidentielle, Nathalie Kosciusko-Morizet a été interrompue deux fois plus (27 fois) par les journalistes que l'homme le plus interrompu, François Fillon (13 fois). « *La femme est donc bien dans l'espace public, a de nouveau estimé Béatrice Toulon. Mais dans cet espace public, on se sent souvent comme une pièce rapportée dans sa belle-famille : on est bienvenue, on est accueillie, mais on sait qu'il faut rester à sa place.* »

#### CHANGER LES REPRÉSENTATIONS DÈS LA PETITE ENFANCE

Si les choses ont donc beaucoup évolué en matière de parole féminine, des progrès restent à faire. Et cela commence par changer les représentations dès la petite enfance, a estimé Marie Gausssel, chargée d'études et de recherche au sein du service Veille et analyse de l'Institut français de l'éducation (Ifé).



Béatrice Toulon, Soizic Guillaume, Marie Gausssel et Clémence Perronet

« *Avec le genre, on attend un certain comportement des uns et des autres, ce qui engendre discrimination et sexisme, a-t-elle indiqué. Pourtant, d'un point de vue neurobiologique, on n'a jamais trouvé de différence entre le cerveau des hommes et des femmes, sauf pour les fonctions de reproduction.* » Marie Gausssel a notamment mentionné la notion de « *plasticité* », selon laquelle, par le biais des interactions et des apprentissages, on apprend ce que la société attend de nous. Sur ce point, l'enseignante-chercheuse Isabelle Collet a notamment démontré le rôle du vocabulaire : souvent, lorsqu'on évoque les hommes et les femmes, on parle de différences, ou de complémentarité. « *Or, ce n'est pas une façon égale d'aborder les hommes et les femmes* », a mis en exergue Marie Gausssel. La chargée d'études et de recherche a signalé que la différenciation « *sexe biologique* » et « *genre* » est apportée dès les années 50 par le psychologue et sexologue néo-zélandais John Money. Ce dernier, ayant réalisé des recherches sur les enfants intersexués, conclut qu'il est difficile de reconnaître le sexe biologique, et parle alors de « *sexe* » et de « *genre* ».

Aujourd'hui, les croyances qui généralisent les représentations de façon schématique sont principalement diffusées auprès des jeunes enfants. Cela se retrouve notamment dans l'analyse des catalogues de jouets. « *Tandis que la douceur, l'empathie, la passivité, la séduction sont des caractéristiques que l'on demande aux filles de développer, les garçons sont eux invités à être courageux, dynamiques, autoritaires* », a affirmé Marie Gausssel. Pourtant, un rapport du Sénat met en évidence que la première initiation à l'égalité doit passer par le domaine du jouet.

Par ailleurs, la chargée d'études et de recherche a soutenu qu'à l'école, les représentations masculin/féminin étaient bien souvent déterminantes dans la façon dont les élèves allaient développer leurs goûts et compétences dans certaines disciplines. Les stéréotypes façonnent le quotidien des élèves et des adultes dès les structures d'accueil de la petite enfance, pourtant sensibilisés aujourd'hui à la neutralité, a-t-elle observé. « *Deux inspecteurs généraux des affaires sociales ont observé que les interactions adultes/enfants étaient différentes en fonction du sexe des enfants* », a-t-elle précisé. Ainsi, les petits garçons sont beaucoup plus incités à bouger ; les petites filles, encouragées à partager la raison de leurs émotions. En outre, globalement, « *les jeux et activités restent différenciés, parfois à la demande des enfants eux-mêmes* », a toutefois nuancé Marie Gausssel. La chargée d'études et de recherche a ajouté que les enfants n'avaient pas forcément conscience des différences biologiques entre eux, mais d'un rôle différent. « *Cela ressort particulièrement au niveau de la non-mixité personnelle dans ces structures. Si l'on veut comprendre que les deux sexes peuvent s'occuper des enfants, il faudrait donc qu'il y ait plus d'hommes qui y travaillent* », a-t-elle considéré.

Au final, pour Marie Gausssel, il s'agit surtout de « *travailler la conscientisation* » : en somme, de prendre conscience de ce que l'on fait et de ce que l'on dit, afin de lutter efficacement contre les stéréotypes, dès le plus jeune âge.

Bérengère Margaritelli  
2020-5862